

## CHEVALIERS DU POIGNARD

ROMAN ÉMOUVANT PAR XAVIER DE MONTÉPIN.

### Deuxième Partie. — Les Amours du Chevalier.

(Suite.)

#### VI. — CAPITAINE.

Ce tressaillement, quelque bien déguisé qu'il fut, n'échappa point au regard d'aigle du bandit. Il fit avancer son cheval si près de la monture de Denis, que les jambes des deux cavaliers se touchaient, et il dit d'une voix très-basse, et cependant mordante : — Bien joué, sur ma parole !... N'oubliez pas, CAPITAINE, que vous m'avez promis de me choisir pour lieutenant. — ajouta-t-il.

Denis comprit qu'il était deviné. — LIÉUTENANT Roncevaux, — répliqua-t-il, — quand j'ai promis, je tiens toujours.

— A la bonne heure ! — murmura Roncevaux. Et une furtive poignée de mains cimentait entre ces deux hommes le pacte qui venait d'être conclu.

Tout ceci s'était passé en beaucoup moins de temps que nous n'en avons mis à le raconter. Soudain, on vit briller des torches et on entendit pousser des cris de ralliement dans la direction de l'auberge du Faucon blanc. Evidemment, la pour-suite commençait à s'organiser.

— Au galop !... — cria Denis, — au galop !... Les bandits rendirent la main à leurs chevaux, qui semblèrent comprendre le danger et partirent ventre à terre.

Au bout de moins de quatre heures, la rapide cavalcade s'arrêtait haletante au pied de la montagne sur laquelle s'élevait le château de Falkenhorst.

Quelques instants plus tard, les chevaliers du poignard étaient en sûreté dans les souterrains.

La première occupation du lieutenant et de sa bande, on le comprend, fut de procéder à l'inventaire de ce que contenaient le coffret et le portefeuille. Le coffret était en acier, orné à chaque angle de figurines en argent massif.

Il était indispensable, pour mettre à jour la serrure, de faire jouer d'abord un ressort si parfaitement caché qu'il fut impossible à Denis de le découvrir.

En conséquence, après une longue et infructueuse recherche, et malgré le regret qu'on devait éprouver en brisant un si précieux travail artistique, on introduisit un ciseau de fer entre le corps et le couvercle du coffret, et, à grands coups de maillet, on parvint à soulever ce couvercle.

Le petit coffret contenait de l'or monnayé et des pierres précieuses, diamants, rubis, émeraude et topazes, de différentes dimensions. L'or représentait une somme d'environ cent soixante mille livres. Les pierres précieuses devaient valoir beaucoup plus, mais aucun des chevaliers du poignard n'avait les connaissances nécessaires pour en déterminer la valeur d'une façon positive.

Tous les bandits frissonnaient de joie. Jamais aucune de leurs nombreuses expéditions ne leur avait rapporté des résultats aussi splendides.

On examina ensuite le contenu du grand portefeuille de maroquin noir. Il renfermait des lettres de change pour des sommes immenses, à l'ordre de Van Goët, sur plusieurs négociants et banquiers israélites de plusieurs villes d'Allemagne, d'Autriche et de France.

Malheureusement, ces lettres de change étaient des non-valeurs entre les mains qui les possédaient actuellement.

Le portefeuille était, en outre, bourré de papiers et de parchemins contenant des notes relatives aux opérations multiples et aux gigantesques affaires du juif.

— Au feu !... au feu !... toutes ces papiers !... — cria Roncevaux.

— Non pas, — répliqua Denis, — ayons-en le plus grand soin, au contraire.

— Et qu'en voulez-vous faire, lieutenant ?

— Les renvoyer à Van Goët, s'il n'est pas mort de mes deux coups de couteau, ou, tout au moins, à ses héritiers.

— A quoi bon ?

— Eh ! mon Dieu, à ce que tant de richesses ne soient point inutilement perdues. Qui sait si, lorsque toutes les sommes représentées par ces chiffons se seront converties en or et en pierreries, quelque hasard favorable ne nous permettra pas de remettre la main dessus ?

Cet espoir est vague, j'en conviens ; c'est semer un peu au hasard ; mais la semaille ne nous coûte rien, et nous avons l'espoir de récolter peut-être un jour....

— Ah ! — dit Roncevaux, — je ne pensais pas à tout cela. Vous avez raison, lieutenant.

— Maintenant, — fit une voix, — le partage de l'or et des bijoux....

— Aujourd'hui ? — répliqua Denis. — Impossible.

— Pourquoi donc ?

— Parce que le partage ne doit point se faire en l'absence du capitaine, et que vous savez aussi bien que moi que le major n'est pas là....

— Ah ! — dit alors Roncevaux, — le major ne reviendra pas....

— Qui sait ?....

— Mais enfin, lieutenant, nous ne pouvons point attendre indéfiniment son retour....

— Sans doute. Si donc dans trois jours le capitaine n'a pas reparu, nous le considérerons comme mort ou perdu pour nous ; nous nommerons un capitaine à sa place, et les choses reprendront leur cours habituel. Mais, jusque-là, il faut que le major soit réputé simplement absent et que ses droits soient respectés.

Ceci sembla juste à tout le monde, et, par conséquent, les paroles du lieutenant ne rencontrèrent aucune opposition. Les trois jours s'écoulèrent. Nous n'avons pas besoin de dire que le major n'avait pas reparu.

Denis rassembla tous ses hommes dans la grande salle qui servait aux repas et aux orgies de la bande.

— Camarades, — leur dit-il — le délai fixé par moi et accepté par vous est écoulé. Nous ne pouvons plus attendre ni espérer le retour de celui qui fut si longtemps notre digne chef, et nous devons songer à le remplacer....

— Oui.... — oui.... — oui.... — dirent toutes les voix.

Denis poursuivit : — La confiance de celui dont nous déplorons la disparition étrange et mystérieuse m'avait élevé au second rang dans cette troupe de braves.... Trouvez-vous que si, aujourd'hui, j'aspire à prendre la première place, mon ambition soit trop grande ?.... En un mot, voulez-vous de moi pour capitaine ?

Votre acceptation sera pour moi un honneur que je saurai reconnaître et mériter. Si, au contraire, vos regards s'arrêtent sur quelque autre qui vous semblera plus digne et plus capable, je me soumettrai sans un murmure à votre décision, et je fais d'avance serment d'obéir à celui que vous aurez choisi....

Ces quelques paroles, simples et courtes, produisirent le meilleur effet sur les chevaliers du poignard.

Depuis longtemps ils reconnaissaient à Denis une intelligence supérieure à celle du major lui-même, et leur confiance en lui était absolue.

Ce fut donc avec l'unanimité la plus flatteuse que tous s'écrièrent à la fois : — Oui, — oui, — nous le voulons, — soyez notre capitaine !

Denis remercia comme il convenait. Puis, séance tenante, usant de son droit de capitaine, il nomma Roncevaux lieutenant.

Le partage des cent soixante mille livres en or fut fait immédiatement après.

Quant aux pierreries, un homme de la bande alla les proposer à un juif de Strasbourg, lequel servait parfois de recéleur et d'acheteur aux gentilshommes de grand chemin.

Ce juif, estimant ces pierres précieuses à une valeur de plus d'un million, en offrit incontinent cent mille francs, offre qui fut acceptée.

On voit que l'expédition à l'auberge du Faucon blanc avait rapporté aux onze bandits un chiffre assez rond de deux cent soixante mille livres. Denis Poulailler débutait bien dans ses fonctions de capitaine.

Laissons s'écouler un laps de temps que nous ne saurions déterminer d'une façon parfaitement exacte, mais qui n'était ni de plus d'un an, ni de moins de six mois.

Transportons-nous à quinze lieues environ de Falkenhorst, sur le point le plus élevé de la plus haute montagne d'Alsace.

C'était vers la fin du mois de juillet, et à une chaude journée d'été succédait une soirée magnifique.

Depuis le sommet du mont Elster, une perspective vraiment magique s'offrait aux regards éblouis. A l'occident, dans un ciel de feu, le soleil se couchait derrière des nuages abrasés, enflammant de rouges vagues les perspectives infinies d'un paysage de vingt lieues d'étendue.

Dans ce panorama splendide, les vi les et les bourgades semblaient des points blancs à peine distincts ; les collines et les vallées ne se distinguaient que comme des taches un peu plus sombres, les rivières étincelaient ainsi que des ruisseaux d'argent fondu.

De l'autre côté de la montagne, tout était plongé, au contraire, dans les ténèbres transparentes du crépuscule naissant. En face, la grand-route, toute miroitante de poussière, gravissait lentement et par des rampes escarpées les flancs du mont Elster, et se dessinait à la manière d'un long ruban blanc, vingt fois replié, sur les pentes rocheuses et moussues. En arrière, cette même route, redescendant dans les vallées pour gagner le pays plat côtoyait des précipices noyés dans l'ombre, et disparaissait complètement sous les rameaux touffus d'une ombre et luxuriante végétation.

Rien de plus radieux, de plus animé, de plus vivant que l'un des deux aspects.

Rien de plus triste, de plus morne, et nous dirons presque de plus lugubre, que le second.

C'est que, d'un côté, le soleil, ce grand artiste, prodiguait encore les trésors de sa palette féerique, tandis que, de l'autre, il cédait la place à ce douteux clair-obscur dont le divin Rembrandt seul a su tirer des effets si prodigieux.

Le sommet de la montagne, couronné de spires centennaires, aux longs bras d'un vert presque noir, offrait un plateau de quelques centaines de pas d'étendue, sur lequel passait la route.

C'était un lieu d'arrêt et de repos entre les fatigues de la montée et celles de la descente.

#### VII. — LE CHASSEUR ET LES JEUNES FILLES.

Sur ce plateau, au moment où nous venons d'y conduire nos lecteurs, un homme se tenait debout, dans la partie la plus rapprochée de ce versant splendidement éclairé, que nous décrivions il n'y a qu'un instant.

Cet homme, qui pouvait avoir de vingt à vingt-cinq ans tout au plus, offrait des traits charmants et le teint d'une femme sous des cheveux noirs, abondants, lustrés comme de la soie, et bouclés naturellement.

Une toilette d'une élégance merveilleuse et d'un goût exquis ajoutait encore à la grâce naturelle de la tournure la plus aristocratique qu'il fût possible de se figurer.

Cette toilette consistait en une veste en gros de Naples blanc, brodée en argent ; en un habit de chasse de drap vert, d'une finesse exquise, rehaussé de broderies d'or formant des feuillages entr'lacés et d'une délicatesse infinie ; et en une culotte de soie, sur laquelle s'ajustaient des guêtres blanches, de peau de chamois, montant jusqu'à un peu au-dessus du genou et agrafées avec des boucles d'argent.

Joignez à cela un petit chapeau lampion en feutre noir, galonné en or et posé sur l'oreille droite ; un jabot et des manchettes des plus belles dentelles de Malines, et vous aurez une idée à peu près complète du costume de ce séduisant inconnu.

Un grand chien épagneul, blanc et roux, se tenait couché à ses pieds sur le gazon.

Un fusil de chasse, très-court de canon, précieusement damasquiné, et dont la crosse d'ébène était incrustée en or et en nacre de perle, se voyait appuyé contre le tronc d'un arbre. La bandoulière de ce fusil était de soie cramoisie.

Le jeune chasseur (l'épagneul et le fusil nous autorisent à donner ce titre à notre inconnu), le jeune chasseur, debout au bord du plateau de la montagne, fixait un regard aussi perçant que celui d'un vautour sur les profondeurs du paysage, et ses yeux revenaient invinciblement et comme malgré lui, s'attacher aux détours multiples que décrivait la route aux flancs de la montagne.

Cette route semblait absolument déserte, sauf un point noir qui se mouvait lentement sur les pentes les plus lointaines de la rampe. Ce point noir était un carrosse auquel, sans aucun doute, il fallait encore plus de deux heures de marche avant d'atteindre le plateau.

L'inconnu n'eut pas plutôt constaté la lente approche de ce carrosse, qu'il prit dans sa poche un sifflet d'argent, pareil à ceux dont les officiers de marine se servent au milieu du fracas de la tempête pour indiquer la manœuvre à leur équipage, et que, l'approchant de ses lèvres, il en tira à trois reprises un son tellement aigu et si prolongé, qu'évidemment il dut se faire entendre sans peine à une distance de deux ou trois lieues au moins.

Quelques secondes s'écoulèrent, puis l'inconnu, qui prêtait l'oreille, entendit arriver jusqu'à lui un son exactement pareil, mais affaibli par la distance.

Ce son paraissait venir du pied de la montagne, qui était déjà plongé dans l'obscurité.

L'inconnu fit un geste de satisfaction, et, sans souci de friper sa riche toilette, il s'assit sur le gazon doux et touffu au pied de l'arbre contre lequel il avait appuyé son fusil.

Ensuite il parut s'absorber dans de profondes réflexions, tandis que sa main droite jouait machinalement avec les longues soies de l'épagneul étendu à côté de lui.

Une demi-heure ou trois quarts d'heure se passèrent ainsi. Tout à coup le bel animal releva la tête et fit entendre un aboiement doux et étouffé à dessein.

Cet aboiement n'avait rien d'hostile.

On eût dit que le chien voulait prévenir son maître de l'approche de quelqu'un, mais que, en même temps, il voulait témoigner, autant que cela dépendait de lui, qu'il ne croyait point que ce quelqu'un fût un ennemi.

L'inconnu se leva vivement et fit une di-saine de pas en avant. Il ne distingua rien d'abord.

Le soleil était complètement couché et le crépuscule avait monté peu à peu de la plaine aux sommets des montagnes.

Enfin, au bout de quelques secondes, l'inconnu entrevit deux formes féminines, à coup sûr jeunes et gracieuses, qui, debout au milieu de la route à un endroit où elle formait un coude, semblaient ne plus oser ni avancer ni reculer. Sans doute le sourd aboiement de l'épagneul avait effrayé les arrivantes.

L'inconnu devina la cause de ce temps d'arrêt, et, jetant son fusil sur son épaule, il se dirigea vivement vers les deux femmes, après avoir ordonné au chien de rester en arrière. A mesure que le jeune chasseur avançait, il se rendait mieux compte de la grâce enchanteresse des crainctives apparitions.

Quand il ne fut plus qu'à quelques pas, il lui fut impossible de ne point s'avouer à lui-même qu'il avait sous les yeux les deux plus célestes visages qu'il eût jamais, non pas seulement vus, mais encore rêvés.

Les jeunes filles, (car toutes deux, sans aucun doute, avaient encore droit à ce titre charmant) semblaient sœurs, à en croire je ne sais quelle vague ressemblance, quoique leurs traits fussent dissemblables, ainsi que la couleur de leurs cheveux.

L'aînée pouvait avoir dix-huit ans, la seconde seize au plus. L'une était brune, l'autre était blonde.

La longue chevelure noire de l'aînée, réunie en deux grosses nattes soyeuses et parfumées, et nouées avec des rubans couleur de feu, tombait presque jusqu'à ses talons.

Les magnifiques cheveux blonds de la cadette ruisselaient sans ordre sur ses épaules en boucles naturelles.

Toutes deux, vêtues d'une étoffe de soie changeante, à reflets mordorés, portaient sur leurs bras de légères mantes de voyage en taffetas noir.

Le jeune chasseur mit le chapeau à la main, et, après avoir profondément salué, il dit d'une voix très-douce et avec le ton de la plus respectueuse galanterie : — Mon Dieu, mesdemoiselles, dois-je avoir le très-vif chagrin de penser que la présence de votre humble serviteur vous inspire une appréhension quelconque ?....

L'aînée des deux sœurs avait eu le temps de s'apercevoir de la bonne mine et de la grande jeunesse de son interlocuteur, et elle se sentait déjà complètement rassurée ; aussi reprit-elle en levant sur lui ses grands yeux noirs expressifs, à demi voilés par un réseau de longs cils : — Oh ! non, monsieur, maintenant nous n'avons plus peur.... mais vous conviendrez sans doute que la présence d'un homme armé, à cette heure et dans un endroit aussi écarté, pouvait dans le premier moment sembler inquiétante....

L'inconnu s'inclina en signe d'adhésion, puis il reprit : — Si j'osais, mademoiselle, vous adresser une question.... si je ne craignais de vous paraître indiscret....

Comme il hésitait à achever sa phrase, la jolie brune lui dit avec un sourire : — Eh bien, monsieur ?

— Vous permettez donc ?

— Sans doute....

— Alors cette question, la voici : Comment se peut-il faire, mademoiselle, que vous vous aventuriez ainsi, avec mademoiselle votre sœur, sur une route presque déserte et où vous êtes exposée à des rencontres bien autrement dangereuses que la mienne ?.... N'est-ce pas un peu imprudent ?....

— Imprudent, oui, monsieur, mais fort naturel.... Ecoutez....

L'homme prêta l'oreille.

On entendit retentir dans le lointain les grelots de plusieurs chevaux et les claquements précipités du fouet d'un postillon.

— Nous ne sommes point seules, — poursuivit la jeune fille, — notre chaise de poste nous suit....

— Mais elle est loin encore....

— A mi-côte, à peu près.

— Comment donc avez-vous quitté votre chaise ?....

— Au bas de la montagne, comme le postillon venait de mettre ses chevaux au petit pas et que, d'après son affirmation, il fa lait plus de deux heures et demie pour atteindre le plateau que je vois à quelque pas de nous, ma sœur et moi nous sommes descendues de voiture.... Nous avons pris les devants et nous sommes arrivées jusqu'ici tout en courant et tout en cueillant des fleurs sur les bords de la route....

En effet, la jeune fille blonde portait dans ses bras une véritable gerbe de fleurs des champs....

L'aînée continua : — Notre vieux domestique n'a pu nous suivre dans cette course rapide ; le postillon, sans doute, s'est arrêté plus d'une fois pour laisser souffler son attelage, et voilà comment il se fait que nous soyons ainsi isolées.... Vous venez de nous faire sentir toute notre imprudence ; aussi, au lieu d'attendre la voiture ici, nous allons retourner sur nos pas et courir au-devant d'elle....

Et la jeune fille faisait un mouvement pour effectuer la résolution que nous venons de lui entendre exprimer.

L'inconnu l'arrêta doucement.

— Vous devez être bien fatiguées déjà, mesdemoiselles, — murmura-t-il : — je vous supplie de vouloir accepter pendant quelques minutes ma présence comme une sauvegarde qui vaut au moins celle d'un vieux serviteur et d'un postillon.... Vous me rendrez bien heureux en acceptant.

Les jeunes filles semblaient hésiter.

L'inconnu poursuivait avec vivacité : — Oh ! d'abord, vous le devez....

— Pourquoi donc ? — demanda la jolie brune en souriant.

— Parce que, sans moi, rien ne venant vous inquiéter, vous auriez continué à suivre tranquillement votre chemin.... J'ai été la cause involontaire de votre inquiétude, vous ne devez pas me refuser le droit de réparer le mal que j'ai fait.

Les deux jeunes filles se mirent à rire follement de la chaleur avec laquelle parlait l'élegant inconnu.

Puis l'aînée répondit : — Allons, soit ! servez-nous d'escorte, monsieur, puisque vous semblez le désirer.... Il me semble que le bruit des grelots approche, et la corvée que nous vous donnons là ne sera pas longue....

Au lieu de répondre par quelque galanterie fade et banale, l'inconnu se contenta de s'incliner respectueusement.

Puis, en compagnie des deux jeunes filles, il se dirigea vers le plateau, qu'ils atteignirent en quelques pas.

(A continuer.)

### \$50,000 VALANT

CONSISTANT EN

**HARDES FAITES.**

DRAPS, "TWEEDS," CASIMIRES, CHAPEAUX,

MERCERIES, &c., &c., &c.

Habillements faits à l'ordre, aux prix les plus réduits

et avec promptitude.

Une visite est sollicitée.

R. DEZIEL,

131, Rue St. Joseph.

2-22m